

Prix de l'Abonnement - Édition Quotidienne

1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
POUR LES ÉTATS-UNIS	\$ 9.00	\$ 4.50	\$ 2.25
POUR L'ÉTRANGER	12.15	6.10	3.05

Les abonnements se soldent invariablement d'avance

LE NUMÉRO



CINQ SOUS

Prix de l'Abonnement - Édition Hebdomadaire

1 An	6 Mois	4 Mois	3 Mois
POUR LES ÉTATS-UNIS	\$ 3.00	\$ 1.50	\$ 1.00
POUR L'ÉTRANGER	4.00	2.05	1.35

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRATURE

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES ARTS

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 22 MAI 1913

86ème Année

1er Septembre 1827

Comment on se mariait au Temps de Louis XVI

Henriette-Lucy de Dillon était extrêmement bien élevée — pour l'époque. Née en 1750, elle n'avait, à vrai dire, pas eu d'enfance; à douze ans, ayant lu énormément et sans choix, elle était très sensible et se livrait au récit des belles actions; si elle le laissait paraître, on se moquait d'elle, on la battait, et on la mettait en pénitence. Tout concourait à lui compromettre l'esprit et le cœur; sa femme de chambre anglaise, une pimbèche perversive, ne lui parlait que de toilettes, d'aventures amoureuses, de conquêtes qu'elle avait à son actif ou des soupçons qu'elle faisait languir. Autour de Lucy, la vie n'était que vice, intrigue, désordre ou inconduite; sa mère était morte; son père était en Amérique; elle était livrée à une grand-mère rapace, acariâtre, haineuse, véritablement enragée de méfiance et de jalousie, et à un grand-oncle, amateur de chasse et de chevaux, qui avait eu 100,000 livres de rentes trouva le moyen de dépasser couvert de dettes. Pas un mot de catéchisme ni de religion dans cette maison il n'y était question que d'argent perdu ou gagné au jeu, d'hypothèques, de femmes, et de faveurs attrapées à la cour.

Lucy aurait bien voulu quitter cet enfer; mais elle n'en pouvait sortir que par la porte du mariage. Entre deux séjours aux îles, son père, de passage à Paris, avait parlé vaguement d'un jeune homme rencontré par lui à la Martinique, de la famille des Gouvernet de La Tour du Pin, et qui ferait un mari possible; la méchante grand-mère, entrant en fureur, protesta qu'elle connaissait ce garçon, qu'il était chétif et disgracié, qu'il devait à Dieu et à diable et qu'elle ne voulait pas en entendre parler. Sur quoi M. de Dillon s'inclina; il se souciait si peu que son enfant se mariait ou restât fille qu'il ne se fatiguait pas à insister.

Tous les ans, la grand-mère, la petite et l'oncle s'en allaient à Montpellier où celui-ci devait présider les États de Languedoc et tâcher, par son éloquence, de leur soutirer le plus d'argent possible. Ces voyages se faisaient en grand appareil; partout, sur les routes, il exigeait ses aises et voulait trouver sa maison au grand complet, carrosses attelés, table mise, valets poudrés. En 1786 on revint du Midi par Bordeaux. Un matin, tandis que le coiffeur de Lucy "l'accommodait", cet homme demanda à Mademoiselle la permission d'aller passer la soirée à un château des environs, désireux de revoir d'anciens camarades avec lesquels il avait servi dans cette maison; il rejoindrait les voitures le lendemain, au passage de la Dordogne, devant Cubzac. Lucy l'interrogea et apprit que ce château s'appelait "le Bouilh" et appartenait à M. le comte de Gouvernet de La Tour du Pin. Ceci rendit la jeune fille rêveuse; ce seigneur était le père du jeune homme dont elle avait une fois, une seule, entendu parler, et sa jeune imagination se demandait apparemment qu'il se montrait, car le lendemain la trouva singulièrement émue. Elle savait que de la route on ne pouvait apercevoir le château du Bouilh, mais en traversant la rivière, elle se répétait intérieurement que sans l'opposition de sa grand-mère, elle serait la dame de ce beau pays. Elle se garda pourtant de communiquer ses réflexions à la terrible aïeule, et de retour à Paris celle-ci se mit en quête de prétendus de son choix — sans succès. Il y en avait bien un qui aurait probablement convenu à la grand-mère et à l'oncle, car il était très noble, très hautement apparenté et très bien en cœuf: c'était le duc de Biron; comme il avait quatre-vingt-cinq ans, Lucy le refusa et on n'osa pas la forcer.

Le temps passait; la fillette atteignait ses dix-sept ans et il fallait songer à la caser. Un grand jour de novembre 1786, sa grand-mère

du moindre nuage, dans le ciel de leur amour. Ceci prouve que le vieux protocole n'était pas, après tout, si ridicule puisqu'il conduisait l'un vers l'autre, les yeux fermés, deux inconnus si bien faits pour s'entendre. Il est vrai que tant de catastrophes, de ruines, de sacrifices réciproques leur étaient réservés; ils trônaient tant d'échafauds, couronnaient tant d'angoisses, éprouvèrent côte à côte tant de misères, que leur ménage, si légèrement construit, son trouva inébranlable et cimenté, et que dans sa vieillesse, Lucy de Dillon n'eut qu'à laisser courir sa plume pour écrire, en traçant le récit de sa vie tourmentée et heureuse, un livre extraordinaire, un livre admirable qu'on relira longtemps avec délices et que les historiens consulteront toujours. "Marquise de La Tour du Pin, Journal d'une femme de cinquante ans", publié par son arrière-petit-fils, le colonel comte Aymar de Liedekerke-Beaufort, 2 vol., in-8.

Pour revenir à l'étiquette qui avait présidé à leur mariage, il ne faut pas croire que les nouveaux époux s'en trouvaient libérés par la bénédiction nuptiale. Pour celle-ci, tous les ministres, l'archevêque de Paris, celui de Toulouse, quelques évêques et une bonne partie de la cour sont à Montfermeil. Après la cérémonie religieuse et les discours, la jeune mariée embrasse toutes les dames, "par ordre de parenté et d'âge". Après quoi on lui apporte une corbeille, remplie de nœuds d'épée, de dragées, d'éventails et de cordons verts, par chapeaux d'évêques, qu'elle distribue aux assistants selon leur sexe et leur état. Puis il faut entreprendre le tour de toutes les tables dressées dans le jardin pour le dîner des paysans et des gens de livre, et enfin, décevante épreuve, subir, dans la semaine, la présentation à la cour.

Cette terrible cérémonie consistait à paraître, en grand décolleté et en volumineux panier, un jour de bouledogue, dans la grande galerie de Versailles et à être "nommée", par une marraine, au roi et à la reine. On devait exécuter en cette occasion des pas si difficiles et de si périlleuses révérences, que même pour les plus aguerries, plusieurs répétitions étaient indispensables. Dès le lendemain de ses noces, la pauvre Lucy fut donc conduite chez M. Huart, M. Huart était un maître de danse, expert en belles manières, gros homme court et rouge qu'elle trouva coiffé d'un échafaudage de faux cheveux et de plumes, et vêtu d'un jupon bouffant. Il se tenait debout, très digne, figurant la reine, indiquant comment la débutante devait s'approcher, saluer, s'agenouiller, ôter son gant, baisser le bas de la robe royale, retourner à sa place à reculons; et la jeune Mme de La Tour du Pin passa sept à huit heures à se dégarer, à se regarder, à plier les jarrets et à se prosterner pour baiser l'ourlet de la jupe de M. Huart. Elle-même, pour cette répétition était en grand costume mais pas coiffée, ce qui ajoutait au pittoresque de la scène qui lui parut être d'un irrésistible comique.

Elle fut beaucoup moins en arrivant le dimanche matin après la messe, dans la grande galerie, la poitrine nue, les bras nus, sous la grande écharpe du jour d'été, la gorge couverte seulement de sept à huit rangs de gros diamants prêts par la reine elle-même pour la circonstance, et traînant autour d'elle les cercles de son énorme panier, matelassé d'une éclatante étoffe de satin blanc, entièrement garnie de perles et de broderies d'argent. Grâce aux leçons de M. Huart, tout se passa sans incident notable; après les génuflexions devant la reine, les grandes révérences au roi, il fallut faire le tour de toute la famille royale et successivement recevoir l'accolade des princes et des princesses. La journée entière était prise par cette harasante corvée dont le cauchemar poursuivait encore la timide Lucy quand, dix ans plus tard, heureuses. Le hasard avait bien servi les deux époux, car cinquante ans plus tard ils n'avaient pas encore constaté la présence

FRANCE

Quelques soldats manifestent contre la troisième année de service.

Paris, 21 mai. — Quelques soldats français ont manifesté contre la décision du gouvernement de les garder sous les drapeaux pour un an de plus au lieu de les congédier à l'expiration des deux années de service. Dans quelques garnisons il y a eu des manifestations publiques. Le gouvernement déplore la plus grande énergie pour supprimer l'opposition.

Plusieurs soldats qui ont pris part dimanche à une démonstration anti-militaire à Toulon, ont été jugés mercredi par la cour martiale et condamnés à finir leur période de service dans les compagnies de discipline en Algérie.

A Macon, une centaine de soldats se sont réunis sur une place publique pour chanter "L'Internationale"; plusieurs d'entre eux ont pris la parole pour condamner le rétablissement de la loi de trois ans.

MEXIQUE

Le gouvernement du Mexique va autoriser un emprunt de \$100,000,000.

Mexico, 21 mai. — Le congrès mexicain a autorisé aujourd'hui le gouvernement à faire un emprunt de \$100,000,000 à 6 pour cent. Cet emprunt sera placé à 90 et sera remboursable au bout de 10 ans. Il sera garanti par 38 pour cent des recettes douanières. La Banque Nationale du Mexique agira comme le représentant des banquiers dans l'attribution des fonds.

Les débats relatifs à l'emprunt ont duré jusqu'à minuit.

Le ministre des finances a été accusé d'avoir repoussé de meilleures offres faites précédemment. Il a répondu que le président Huerta et les membres du cabinet lui avaient conseillé d'accepter cet emprunt immédiatement, car les autres offres comportaient trop de délais.

Il ne reste plus qu'à fixer quelques questions de détails.

Cet emprunt a été placé par des capitalistes français, mais il est à peu près certains que des capitalistes anglais y participent également. Les noms des banquiers n'ont pas été publiés jusqu'à présent.

BALKANS

Les alliés vont demander une indemnité de guerre.

Paris, 21 mai. — Suivant T. Theodoroff, ministre des finances de la Bulgarie, les alliés vont demander à la Turquie une indemnité de guerre de deux milliards de francs (\$400,000,000) à la part de la Bulgarie sur ce montant sera d'un milliard de francs.

Il ajoute qu'il existe des précédents pour justifier la demande des Balkans. Ce montant servira à peine à rembourser les alliés des frais de la guerre et à payer les pensions pour les blessés et les familles des morts. Il a nié le rapport d'après lequel la Bulgarie avait l'intention d'émettre un emprunt de 500,000,000 de francs; 300,000,000 seraient suffisants pour les besoins présents.

SURVEILLANCE ACTIVE.

Washington, 21 mai. — Une dépêche spéciale au New York American dit aujourd'hui: Des membres d'une grande agence de détectives de New York sont à Washington veillant les hommes qui essaient de faire maintenir un droit sur le sucre. Ils veillent aussi les sénateurs Démocrates dont les sympathies sont opposées à la politique de tarif du Président Wilson.

Le bruit court au capitol que ces détectives sont au service du "Sugar Trust", qui, cependant a publié récemment une circulaire annonçant qu'il était opposé à l'entrée libre du sucre.

La Cherté des Légumes

Il y a assez de produits de jardin jetés dans les marchés de la Nouvelle-Orléans tous les jours pour que les prix puissent revenir à ce qu'ils étaient il y a trente ans, et si le Maire Behrman permet que les colporteurs obtiennent ce surplus et le portent aux personnes qui ne peuvent pas maintenant l'avoir, et s'il est permis en outre aux marchés privés de les tenir, le prix des légumes tombera de cinquante pour cent immédiatement.

Cette opinion est celle des hommes qui tiennent ces produits aux marchés de la ville. Ils jettent le blâme pour les prix élevés que l'on demande actuellement, non sur le fermier, l'intermédiaire ou le détaillant, mais sur la méthode de distribution.

La marchandise est là, vous dis-ent-ils, mais les habitants de la ville ne peuvent pas se la procurer. Un baquet de pommes de terre peut être acheté à la Nouvelle-Orléans pour 10 cents. Des artichauts peuvent être obtenus à 10 cents la douzaine. Les haricots verts se vendent à 10 cents le gallon. D'autres articles sont à des prix relativement aussi bas.

Les jardiniers offrent ces prix mais ils ne veulent pas colporter leurs produits. Les revendeurs demandent aujourd'hui pour de bons produits les prix suivants: Tomates, 4 pour 5 cents; pommes de terre, 25 pour 5 cents; oignons, 10 cents le baquet; concombres, 5 pour 5 cents; haricots verts, 20 cents le seau; ail, 6 gousses pour 5 cents; citrons, 10 pour 10 cents; choux, 3 pour 5 cents; fraises, 3 boîtes pour 10 cents.

LE PROCES MERRIAM.

San Francisco, 21 mai. — Mme Bessie C. Merriam est décidée à se défendre et elle a fait savoir de l'hôpital où elle est retenue par la maladie qu'elle ne consentira à un divorce que quand elle se sera justifiée.

Judson W. Reeves, avocat de Mme Merriam, a repoussé l'offre du Capitaine H. C. Merriam mercredi. Il s'est présenté dans le bureau privé du Juge Graham, et a dit en parlant de Mme Merriam, que la femme de l'officier combattait jusqu'au bout. "Ce n'est pas un divorce que veut Mme Merriam", a-t-il dit. "C'est une justification. L'honneur d'une femme compte plus pour elle que la liberté. L'avenir de sa fille est en jeu."

L'affaire a été fixée au 26 mai, époque à laquelle Mme Merriam pourra paraître en cour. Le Capitaine Merriam est de service. Il sera ici, s'il peut obtenir un congé.

DE KEY WEST A LA HAVANE EN HYDROPLANE.

Key West, Fla., 19 mai. — Augustino Parla, l'aviateur cubain est parti d'ici cet après-midi à deux heures et après une superbe envolée a atterri à l'île de Cuba à quarante milles de La Havane. Parla est le second aviateur qui ait accompli pareil exploit. Il gagne le prix de \$5,000 offert par la ville de La Havane, au second aviateur volant d'ici à la Havane, d'une seule traite. Le premier prix de \$10,000 fut gagné il y a quelques jours par l'aviateur cubain Rosillo.

Parla à son départ de Key West avait été prévenu que le gouvernement ne pouvait mettre aujourd'hui à sa disposition aucune embarcation à gasoline, afin de lui porter secours, si l'hydroplane tombait à l'eau. Parla partit tout seul déclarant qu'il ne ferait qu'une courte envolée, de Key West à Sand Key et retour. Mais quand il arriva à Sand Key il continua sa route et l'on se demandait avec anxiété s'il ne lui était pas arrivé quelque accident quand on apprit qu'il avait atterri à Cuba.

LES DUNBAR CONSENTENT A CE QUE LES BILBOS VOIENT LEUR ENFANT.

Columbia, Miss., 21 mai. — Les avocats de C. P. Dunbar ont avisé aujourd'hui Dale et Rawls, à Columbia, les avocats de Walters, et aussi le gouverneur Brewer, qu'ils étaient disposés à laisser identifier Robbie Dunbar par les Bilbos ou n'importe quels autres témoins de Walters, aux Opelousas, le mercredi, 28 mai. Il n'y a pas encore eu de réponse à leur télégramme mais on s'attend à ce que la proposition soit agréée.

Les avocats de Dunbar tiennent de deux citoyens responsables des environs de Columbia, Miss., qu'ils ont refusé de nommer qu'ils déclareront sous serment que W. C. Walters leur a dit qu'il était aux alentours des Opelousas lors du rapt du petit Robbie Dunbar.

Un autre citoyen digne de confiance a dit aux avocats de Dunbar par téléphone, hier soir, qu'un détective et lui avaient trouvé Bruce Anderson et qu'ils pourraient le faire voir dans quelques jours si l'on consentait à défrayer leurs dépenses. La proposition a été acceptée et ils sont maintenant en route pour chercher "Bruce".

WALKERS VIT ENCORE.

Macon, Ga., 21 mai. — Malgré les assertions des docteurs, qui ont affirmé qu'il ne vivrait pas, B. Sanders Walker, le jeune banquier, qui accidentellement avala du poison il y a 8 jours, est en vie. Le cas excite la curiosité de tous les docteurs et les bulletins publiés sur sa santé sont lus avec intérêt.

Mardi soir, on s'attendait à apprendre la mort du jeune homme; mais le malade prouva au contraire qu'il ne désirait nullement aller rejoindre les trépassés. A 9 heures mercredi matin, son pouls marqua 126, sa respiration 31 et sa température 99.

Malgré l'impuissance des docteurs à expliquer la remarquable vitalité du malade, on attribue sa merveilleuse résistance contre les effets du poison, au fait qu'il rejeta une partie de la pilule de bichloride de mercure, après l'avoir avalée. Toutes les précautions ont été prises, pour prévenir la moindre émotion qui pourrait être fatale au malade. Seuls, sa femme et les docteurs pénètrent dans sa chambre.

Des dépêches contenant des conseils pouvant amener la guérison de Walker, sont reçues en grand nombre par ses parents.

UN ENLEVEMENT.

New York, 21 mai. — Une enquête spéciale a eu lieu à Ellis Island aujourd'hui à l'égard de l'arrivée ici de Carlos Dominguez, un attaché du consulat Mexicain à Paris sous l'administration Diaz, avec une jolie femme, la fille d'un banquier parisien, qu'il avait enlevée. Le débarquement du jeune couple qui avait pris passage sur le steamer Kaiser Wilhelm II, comme mari et femme, n'a pas été permis.

Le jeune Mexicain a admis quand on l'a interrogé que la jeune fille n'était pas sa femme. Il est possible qu'on lui permette de débarquer, mais la jeune fille sera renvoyée à sa mère par le prochain bateau. Les jeunes gens se rendaient à Mexico.

MISE A PIED D'UN OFFICIER DE POLICE.

Hier matin vers huit heures, l'automobile du Surintendant de police Reynolds, débouchait du Canal. Le surintendant aperçut alors un officier de police se tenant debout contre un poteau et fumant tranquillement un bon cigare. Furieux, le surintendant pria son chauffeur de conduire l'auto près de l'officier. Ce dernier fut bien surpris en entendant la voix de son chef. Confus il ne put que balbutier quelques excuses. Il donna son nom au surintendant. C'est le patrolman F. Kraemer. Il a été immédiatement mis à pied.

Wm. Adler en Liberté

William Adler, l'ex-président de la banque "Nationale" à fin de purger sa peine au pénitencier d'Atlanta. Il est sorti de prison mercredi matin, après y avoir séjourné pendant 15 mois. Il avait été condamné à 6 ans de prison; mais le Président Taft commua la peine à 18 mois de prison. Plus tard, Adler s'étant conduit d'une manière exemplaire, on a réduit sa sentence à 15 mois.

Adler est arrivé en ville hier à 7 heures 50 du matin. Avec lui se trouvaient Mme Adler et son fils Clem, qui depuis sa condamnation ont habité Atlanta, dans un immeuble situé à quelques pas du pénitencier.

Avant que la foule ait pu le reconnaître à l'arrivée du train en gare, les voyageurs sont montés dans un taxi-auto et se sont rendus à la résidence de Mme Kling, leur belle sœur, 4706 rue Perrier.

Adler a déclaré qu'il n'avait pas encore fait aucun projet d'avenir. Il a dit qu'il ne quitterait pas la Nouvelle-Orléans. "J'ai fait de l'argent ici, a-t-il dit, j'en ferai encore. Mes seuls moyens d'existence sont mes mines au Nicaragua. Elles sont en ce moment entre les mains de la banque, mais le tout n'est pas perdu et quand les directeurs de la banque auront été remboursés, il me restera encore quelque chose."

On se souvient de l'affaire Adler, qui fit sensation ici en 1907. Adler fut inculpé d'avoir dépensé mal à propos \$400,000 des fonds de la "National Bank". Adler prit la fuite. Il se réfugia dans le Honduras où il était à l'abri des autorités américaines. Bourrés de remords, il revint ici en 1908, fut jugé et reconnu coupable. Il fut appelé, fut jugé de nouveau et condamné à 6 ans de travaux forcés. Il partit pour Atlanta le 6 mars 1912. Comme nous l'avons dit plus haut sa sentence fut commuée à deux reprises. A son départ pour la prison, Adler fit en vrai philosophe la remarque suivante: "Il n'y a rien à faire, je servirai ma peine, je me ferai pardonner pour ma bonne conduite et je reviendrai à la Nouvelle-Orléans, pour y chercher à faire fortune."

LA CHANCE TOURNE.

Shreveport, La., 21 mai. — Harry Raymond, un pauvre charpentier de Texarkana a appris par une lettre publiée dans un journal de cette ville, que quarante mille dollars lui avaient été laissés par sa grand-mère, Mme Ellen C. Ragland, de Lexington, Ky., dont on annonçait la mort. Raymond habitait Fort Worth avant de s'établir à Texarkana. Il fut attaqué et faillit être tué récemment à la suite de troubles domestiques. Il s'est rétabli du coup de feu dont il a été atteint.

LE COLONEL ROOSEVELT VA PASSER SES VACANCES DANS L'ARIZONA.

New York, 20 mai. — Le colonel Roosevelt a annoncé aujourd'hui son intention de passer ses vacances dans l'Arizona. Il partira au commencement du mois de juillet. Il emmènera avec lui deux de ses fils. Il compte chasser pendant cinq ou six semaines la plupart du temps dans l'Arizona. Ce voyage sera simplement un voyage d'agrément.

Édition Hebdomadaire de "L'Abeille"

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, — littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.